

Des nattes de jonc sur les murs d'Azay-le-Rideau



Restaurée à la façon d'une *period room*, la chambre de Philippe Lesbahy permet au visiteur de comprendre l'atmosphère qui pouvait régner dans ce type de pièce au XVI^e siècle. © CMN.

Pour reconstituer la chambre Renaissance de Philippe Lesbahy, le château d'Azay-le-Rideau a choisi de ressusciter le savoir-faire oublié des nattiers en revêtant les murs de joncs tressés. Une matière très en vogue au XVI^e siècle mais dont les grandes demeures ont aujourd'hui perdu toute trace.



Les joncs sont coupés quand ils ont atteint une hauteur de deux mètres et sont en fleurs. Au moment de la récolte, une botte pèse environ 10 kilos.
© Rush matters.

De haut en bas :
Les bottes séchent
contre une haie avant
d'être rentrées dans
la grange.
© Rush matters.

* Philippe est ici un
prénom féminin.

Une odeur âcre saisit le visiteur d'Azay-le-Rideau quand il pénètre dans la chambre de Philippe* Lesbahy. Un parfum végétal qui provient des tentures de joncs tressés qui ornent les murs depuis l'année dernière. Cette petite pièce vient en effet de bénéficier d'un important travail de restitution qui lui permet désormais d'évoquer avec justesse l'atmosphère de la Renaissance. C'est là que vivait la maîtresse de maison, l'épouse du riche trésorier de François I^{er}, Gilles Berthelot, qui a fait construire au XVI^e siècle cette petite merveille d'architecture sur les bords de l'Indre. Si monsieur apporte les finances, madame surveille les travaux dirigeant jusqu'à une centaine d'ouvriers pour mener à bien le chantier. Cette demeure qui s'inspire des nouveaux goûts italiens, avec sa loggia et son célèbre escalier droit, doit marquer la réussite de la famille. Gilles et Philippe ont fait le choix d'une construction moderne somptueusement meublée. Le premier étage constitue l'espace noble du château et la chambre témoigne d'un luxe véritable : «C'est une pièce de vie dans laquelle on mange, on dort, on reçoit» explique Christelle Laurent-Rogowski, l'administratrice d'Azay-le-Rideau. «On a du mal à chauffer les grands volumes et on reste donc dans ce cadre confortable».

L'art oublié des nattiers

Élément clef de l'ameublement, le lit à quenouilles trône dans un coin, entre l'imposante cheminée et la fenêtre ouvrant sur le gardoir à poissons et les jardins. Entièrement restituées grâce au patient travail des tapisiers, les garnitures textiles font preuve d'une grande sophistication. Bandeau, rideaux, courtepointe, édredon, coussin et traversin... Les étoffes se superposent mariant les teintes profondes des velours de soie – du violet, du rouge bordeaux et du bleu presque turquoise – à l'éclat des broderies et des passementeries vieil or. À côté, les nattes de joncs qui recouvrent les murs apparaissent bien rudes avec leurs fibres brutes et les gros reliefs de leurs tresses. Pourtant, cet élément insolite a longtemps composé l'ordinaire des intérieurs des grandes demeures. S'il n'en reste aucun vestige en France, des sources écrites et certains tableaux en conservent la mémoire. Des traces oubliées que Magali Béline-Droguet, chargée d'études pour le Centre des Monuments Nationaux, a découvertes à l'occasion de ses travaux de thèse et qu'elle s'est, depuis, attachée à traquer pour démontrer qu'il s'agissait d'un usage fort courant à la Renaissance. Des preuves ? Gilles Corrozet, auteur en 1534 des *Blasons domestiques contenant la décoration d'une maison honneste*, souhaitait que la chambre de sa maison soit «nattée en toute place». En 1577, l'ambassadeur de Venise constate qu'en France « on couvre les murailles de nattes de jonc et de paille qui rendent les chambres plus chaudes en hiver et plus fraîches en été ». Les comptes du château de Fontainebleau mentionnent des sommes considérables pour l'achat de nattes entre 1535 et 1550. On en voyait également dans la chambre de François I^{er} au Louvre, dans la grande galerie du château de Saint-Germain-en-Laye sous Henri II et dans de nombreuses maisons parisiennes. Las, la mode passe et des tissus précieux viennent remplacer ces parois végétales au XVII^e siècle pour les reléguer dans les cuisines ou autres pièces de service.

Dans les rivières d'Angleterre

Rien ne prouve que des nattes de ce genre aient jamais existé à Azay-le-Rideau. «Notre projet de restitution d'une chambre XVI^e siècle représentait une opportunité unique de recréer un décor totalement disparu en France» souligne Christelle Laurent-Rogowski. «Cela nous a paru comme une évidence». Reste à trouver des professionnels capables de travailler à la façon des nattiers d'autrefois. Le savoir-faire des nattiers a totalement disparu en France. Un appel d'offres européen fait émerger une candidate anglaise, Felicity Irons. Cette jeune femme part tous les étés en bateau cueillir les joncs dans les rivières du Bedfordshire. Ils serviront autant à ses créations personnelles – sacs, chapeaux, paniers – qu'à des chantiers de restauration. Les bottes séchent plusieurs mois et perdent 80% de leur masse. On les porte alors chez de vieilles femmes qui les travaillent à domicile, en humidifiant les fibres, pour composer de longues tresses à plusieurs nattes : «Les joncs sont un matériau très agréable à travailler. Mais il est vraiment important de maintenir une tension très serrée car sinon ils rétrécissent en séchant». Pour ce décor historique, les vestiges du château





De haut en bas :
Felicity Irons doit
tisser de façon très
serrée en prenant soin
d'humidifier les fibres.
© DR.

Les nattes de joncs
arrivent sous forme de
lés à assembler. © DR.

d'Hampton Court ont servi de modèle tout comme des tableaux et des gravures d'époque. Pas de quoi impressionner Felicity: «J'ai l'habitude de travailler pour le National Trust en Angleterre, dans des châteaux tels que Hardwick Hall dans le Derbyshire et Montacute dans le Somerset. J'ai aussi installé mes nattes dans un musée à Amsterdam et il m'arrive souvent de répondre à des commandes de particuliers qui habitent de vieilles demeures». Enfin, les lés sont prêts et livrés sur les bords de Loire. Felicity les coud ensemble avec des fils de raphia et les accroche sur des lambourdes de bois fixées au mur. Voici les tentures flottantes de la chambre de Philippe Lesbany: «Au XVI^e siècle, on tressait les joncs avec des plantes odorantes comme la lavande» raconte Christelle Laurent-Rogowski. «Les nattes avaient une vertu thermique mais aussi médicinale. Elles permettaient de chasser les humeurs et d'assainir l'air».

Château en reconquête

Cette restitution, d'un indéniable intérêt scientifique quant à la compréhension des décors de la Renaissance, permet aussi d'enrichir l'offre touristique du château: «Il faut qu'Azay redevienne la perle du Val-de-Loire» martèle Philippe Bélaval, le président des Centres des Monuments Nationaux qui gère l'établissement. Depuis quelques années, le nombre de visiteurs a en effet chuté de 400 000 à 300 000 par an tandis que, juste à côté, l'édifice concurrent de Villandry enregistrait une hausse spectaculaire en passant de 200 000 à 400 000. Pour reconquérir son public, Azay prépare d'autres travaux. Le parc est en train d'être totalement réaménagé selon les plans à l'anglaise, façades et toitures vont faire l'objet d'une campagne de restauration tandis que les systèmes hydrauliques du célèbre miroir d'eau auront droit à une grande toilette. Dans les

intérieurs, on prévoit aussi de restituer les espaces de vie de la famille Biencourt, propriétaire des lieux au XIX^e, grâce à un partenariat inédit avec le Mobilier national qui mettra la compétence de son personnel et la richesse de ses fonds au service du salon, de la bibliothèque et de la salle à manger.

Priscille de Lassus

Château d'Azay-le-Rideau

37190 Azay-le-Rideau. Plein tarif : 8,50 €

www.azay-le-rideau.monuments-nationaux.fr

